

## **Témoins et acteurs : camarades français de Trotsky, Yvan Craipeau et Fred Zeller.**

*CLT, Numéro 71, septembre 2000.*

Ces deux livres<sup>1</sup> ont paru presque coup sur coup, bien que des chapitres de celui de Zeller datent de plusieurs années. Yvan Craipeau et Fred Zeller ont été, tout jeunes, gagnés à Trotsky en même temps qu'à la révolution. Ils ont milité sur des trajectoires peu différentes. Ce sont aujourd'hui des survivants d'une époque ancienne et Craipeau se qualifie de « *dinosaure* » dans son titre.

A la différence de Jean van Heijneort, l'homme qui a pendant sept ans partagé la vie de Trotsky et consacré un livre à ces quelques années, tous deux racontent aussi leur vie. Ce n'est pas un reproche de le relever. Mais cela distend, plus encore chez Craipeau que chez Zeller, le lien politique essentiel qui fit d'eux ce qu'ils sont.

Au lecteur de ne pas le perdre de vue, surtout dans l'autobiographie d'Yvan, sa famille, ses amis, son métier, tous ces détails qui font un livre grouillant de vie mais nous donnent parfois le sentiment erroné d'être indiscrets et, même parfois, en tant qu'historien de son époque, de s'être trompé de volume.

Yvan Craipeau et Fred Zeller sont nés en 1912, et se sont engagés en politique en 1929, Craipeau directement chez les trotskystes, à l'époque opposition de gauche du PC, Zeller à la SFIO. Tous deux furent en même temps membres des Jeunesses socialistes, de la SFIO, du POI, la section française de la IVe Internationale, et du PCI pendant la guerre et l'immédiat après-guerre.

### **Premières rencontres de Craipeau dans l'Opposition**

Du livre de Craipeau, nous ne retiendrons ni le récit de sa vie personnelle, ni ce qu'il dit de son métier, de ses amours et de sa sexualité, ni même de son esquisse historique du mouvement trotskyste en France qui mérite pourtant un examen sérieux. Nous avons jugé plus utile pour notre revue de relever ses « *vignettes* », brève caractérisation des personnages que nos lecteurs ont des chances d'avoir rencontrés, ne serait-ce que dans les notes des Œuvres.

De ses camarades de khâgne d'Henri IV, il mentionne André Domercq, fils d'officier, « *calme et remarquablement équilibré* », le vicomte Albert Lastérade de Chavigny, dont l'humour s'accorde au sien, son jumeau Jean, étudiant en médecine, Louis Rigaudias, avec qui il n'a « *guère d'atomes crochus* ». Parmi les plus anciens qu'il connaît plus tard, il admire Edouard Labin, « *son éloquence, son savoir, le dédain dont il m'écrase* » en tant que néophyte. Son grand ami Jean Atlan, enfin, « *jeune gars au type méditerranéen, aux longs cheveux noirs, au teint sombre, avec de grands yeux vifs* », futur grand peintre.

Au passage on pourra sourire avec lui de la « *perquisition dans son armoire* » effectuée aux ordres des staliniens par Jean Rabaut, futur historien de Jaurès et des gauchistes.

Au local de La Villette, il rencontre « *les leaders* » : Pierre Naville, « *le théoricien quelque peu distant* », Gérard Rosenthal, « *chaleureux et sentimental* », Raymond Molinier, « *robuste gaillard, [...] une tornade vivante qu'aucun obstacle n'arrête, surtout aucun obstacle financier* ». Même quand on sait de quoi il s'agit, on est tout de même surpris de cette dernière caractérisation en forme d'insinuation. Mieux vaut dire les choses avec leur exacte dimension. Pourquoi se contente-t-il par ailleurs d'écrire qu'[Alfred]

---

<sup>1</sup> Yvan Craipeau, *Mémoires d'un dinosaure trotskyste*, l'Harmattan, 1999 ; Fred Zeller, *Témoign du Siècle*, Grasset, 2000.

Rosmer est « *le vétéran* », précisant cependant – ce qui peut avoir plusieurs sens – qu’il paraît « *incroyablement vieux* » à ses yeux et ceux de ses camarades. Du « *groupe juif* » composante capitale de la constellation trotskyste, qu’il appelle « *émigrés au deuxième degré* », il mentionne Emile, « *au visage fin et émacié* », Félix, « *plus fruste* »<sup>2</sup>.

Il manifeste très tôt un vrai penchant pour la bagarre ; souvent l’un des premiers à frapper, il se faisait souvent amocher, mais aimait. On permettra au jeune militant qui le rencontra quelques années plus tard de dire que, ne connaissant à l’époque ni son vrai nom, ni son « *pseudo* » ou « *blase* », il l’appelait pour son compte « *le boxeur* ». Il nous donne de ses bagarres des récits colorés, sentant la poudre et l’enthousiasme juvénile.

Membre du groupe oppositionnel de gauche, et ne pouvant adhérer au PC, il tenta sa chance aux JC. Il n’y traîna pas longtemps après la rentrée de 1931, et fut très rapidement exclu à l’initiative et sur l’insistance – les ordres – de sa responsable de rayon, Danielle Casanova, dont il nous rappelle que le PCF fit, à la Libération, après sa mort en déportation, « *la Jeanne d’Arc de notre époque* », mais dont il ne dit rien sur ce qu’elle était alors.

Exclu des JC il se lance avec ardeur dans la bataille pour le Front unique. Il rencontre et fait adhérer Jean van Heijenoort (et non pas comme il l’écrit Jean Van Heijenoort), taupin à Saint-Louis, « *un garçon extraordinaire, long comme un jour sans pain, avec des cheveux en brosse et de grands yeux clairs, gauche et timide, énigmatique, en apparence froid, mais comme brûlant d’un feu intérieur* ». Craipeau assure que c’est lui qui fit envoyer van Heijenoort à Trotsky mais van Heijenoort m’a assuré avoir été proposé par Raymond Molinier.

On regrette un peu que, présentant Heijenoort tel qu’il était en 1932, il prenne le droit de le projeter dans l’avenir et d’écrire du garçon qui laissa tout, études, carrière et famille, qu’il avait pour Trotsky « *des sentiments complexes où l’admiration se mêlera peu à peu à l’hostilité à l’égard d’un père dominateur et exclusif* ». D’abord parce que c’est un anachronisme qui devient ici un procédé blâmable, ensuite parce que les caractéristiques du père qu’il présente n’étaient pas celles de Trotsky avec ses jeunes camarades.

### **Combats pour le Front unique**

Il consacre des pages passionnantes à la campagne sur l’Allemagne, pour le Front unique ouvrier. De petites erreurs ici ou là. Ainsi mentionne-t-il [Eugène] Devreyer en le qualifiant de « *vieux militant* » alors qu’il n’avait que 34 ans. La manifestation contre la politique française en Indochine devant l’Elysée lui permet un bon récit où il ne fait que mentionner Ta Thu Thau, fondateur du trotskysme en Indochine, que de toute évidence il ne connut pas ou peu, et son successeur, René<sup>3</sup>.

Au lycée Chaptal, où il est une sorte de répétiteur, il gagne mais pour peu de temps son collègue Jean Maitron. Puis il nous entraîne de nouveau dans la campagne pour le Front unique, les meetings avec JC et JS, la naissance des Jeunesses Léninistes. Nous entrevoyons à ses côtés Jean Beaussier, qui vient du PC, Pietro Tresso (Blasco) qu’il présente comme « *son ami* ». Vie personnelle et vie politique s’enchevêtrent. Voici Maria [Rothenberg], qu’on appellera sa vie durant Maria Craipeau, jeune femme d’une exceptionnelle beauté, juive polonaise avec qui il contracte un mariage « *blanc* » qui deviendra très vite vrai. Il cite seulement le nom de Léon Sedov. Il parle évidemment de Trotsky dont il fut garde du corps/secrétaire à Saint-Palais à l’été 1933, mentionne au passage le nom de Rudolf Klément

---

<sup>2</sup> Emile était le pseudo d’Elija Rosijansky et Félix de Michel Mazliak.

<sup>3</sup> René était le pseudo de Nguyen van Linh.

[Klement] assassiné par le GPU et dont on connaît depuis peu les assassins (Korotkov et Taubman), ce qu'il semble ignorer.

Pour les visiteurs de Trotsky, quelques erreurs : Fenner Broakway pour Fenner Brockway. Des erreurs aussi sur les noms des localités ou leur cadre géographique. Ainsi il fait de Domène « *un village perché dans les montagnes qui dominant Grenoble* ». A croire qu'il n'y est pas allé, car Domène est dans la vallée de l'Isère, mais il est vrai que Craipeau s'y est rendu dans le coffre fermé d'une auto et qu'il confond peut-être avec St-Pierre de Chartreuse ! En tout cas il n'a oublié ni ses discussions avec Trotsky ni que Trotsky le respectait malgré ses désaccords.

1934 a été marqué par le tournant de « *l'entrisme* », conçu à Domène. Les trotskystes entrent à la SFIO, leurs jeunes aux jeunesses socialistes. Il nous présente Robert Bresler, « *énergique et fort en gueule, petit, gouailleur, râleur* »,

David Rousset, responsable des Etudiants socialistes, « *déjà corpulent avec son rire gras et son intelligence* », Fred Zeller, « *grand et mince, un peu voûté, à la chevelure romantique [...] la parole facile et un grand rire de gosse* », Mathias Corvin, « *d'une laideur sympathique, un gros travailleur qui adore les manœuvres tortueuses* ». Il n'aime toujours pas celui qu'il appelle Rigal, Rigaudias, « *très intellectuel, qui [...] apparaît surtout comme un théoricien* », Marcel Hic, « *calme et paisible [qui] déteste la bagarre, mais, quand c'est nécessaire, s'y engage à fond* ». Il mentionne aussi le lycéen André Essel (mais cette fois il ne parle pas de son avenir, qui est de diriger la FNAC). Ce n'est qu'en passant qu'il mentionne la visite des jeunes chefs des Komsomol soviétiques qui décidera les dirigeants des JS de la Seine, dont Zeller, jusque-là méfiants à l'égard des trotskystes, à se tourner justement vers les trotskystes. Nous y reviendrons.

Craipeau passe rapidement, sauf pour les vacances et le rôle des Auberges de Jeunesse, sur les années de l'immédiat avant-guerre et même sur 1936. Relevons tout de même sa rencontre avec un ouvrier électricien d'une grande culture et d'une profonde humanité, aimé et respecté de tous ceux qui l'ont connu, Roland Filiâtre. Il le gagne au PCI à Conflans Ste-Honorine. Notons aussi qu'il dit que c'est à son initiative qu'a eu lieu en juin 36 une unification éphémère entre les deux groupes, divisés depuis l'exclusion des moliniéristes pour la publication de La Commune. Il va, lui, militer au POI.

En 1938, la Gauche de la SFIO qu'animent Marceau Pivert et Daniel Guérin, scissionne et fonde le PSOP (Parti socialiste ouvrier et paysan). Trotsky appelle ses camarades du POI à le rejoindre. Craipeau en est partisan, derrière l'homme de Trotsky, Jean Rous, dont il écrit qu'il était « *un homme intelligent, cultivé et généreux mais toutes les lignes en lui étaient molles* ». Ces trotskystes-là quitteront le PSOP au moment de la guerre.

## **La Guerre**

Une scission de longue portée passe alors presque inaperçue : Claire Feygenbaum, dite Louise, compagne de Barta, responsable du secteur est parisien « *déclare à ses ouailles qu'elle n'a plus de contact avec le national, édite son propre bulletin et kidnappe l'organisation comme on vole une voiture* ». C'est le point de départ de LO.

Sur l'été 1940, Craipeau parle de « *situation loufoque ! Vrai ou faux souvenir ? [...] Fred Zeller a pris en mains la direction des opérations. Il a chauffé à blanc nos camarades [...] Puisque la défaite est imminente, la révolution ne l'est pas moins [...] A grand peine, nous douchons l'enthousiasme, expliquons que la défaite ne signifie pas nécessairement la révolution ...* »

Les forces se regroupent ; il a avec lui Marcel Hic, David Rousset, Paul Parisot, Marcel Baufrière, Lucienne Abraham (Michèle Mestre), Maurice Laval, Emile Guikovaty (Swann), le postier Marcel Gibelin, Henri

Souzin. Quant à Jean Rous, suivi par Fred Zeller, il fonde un Mouvement National Révolutionnaire, ce que ses anciens camarades, dit Craipeau, dénoncent alors comme une trahison. Craipeau ne dit pas ce qu'il en pense aujourd'hui...

Les années de guerre enchaînent succès et des revers tragiques : les trotskystes s'implantent dans les Auberges de Jeunesse, mais les Allemands détruisent le groupe *Arbeiter und Soldat*, arrêtent et tuent Martin Monat, déportent David Rousset, Roland Filiâtre, Marcel Baufrère, le Roumain Marcoux (Nicolas Spouber, Neli Grünberg).

La conférence européenne de fin janvier 1944, dans un château de Dalmas de Polignac voit l'unification des anciens POI (Craipeau) et CCI des ex-moliniéristes. Craipeau, qui dit aujourd'hui qu'il était alors opposé à cette unification, ne s'exprime à aucun moment contre elle dans la conférence et signe la « *Déclaration d'Unité* ». Mis à l'écart quelque temps à la suite de mesures de précaution, il revient au temps de la Libération.

### **La grande désillusion**

Il a des désaccords profonds dont la justesse frappe aujourd'hui. Avec le dernier éditorial de La Vérité du POI, écrit par Marcoux, titré : « *Quand les drapeaux de l'Armée rouge se joindront à nos drapeaux rouges* » et avec l'édito de juin de La Vérité « *Ils se valent* », renvoyant dos à dos fascistes et démocrates.

Il souhaite que le PCI ne s'enterre pas mais au contraire mène au grand jour une lutte pour sa légalisation et le droit d'avoir son activité. L'occasion, assure-t-il, fut manquée dans les jours même de la Libération. C'est en portant à un imprimeur décidé à faire le journal les 300 000 francs qu'il avait récupérés qu'Henri Molinier fut écrasé par une bombe allemande. L'inquiétude des stalinien français de l'ambassadeur d'Union soviétique qui insista auprès de de Gaulle pour la non-légalisation de *La Vérité*. La frilosité des dirigeants PCI fit le reste.

Craipeau revendique l'appui qu'il apporta à André Essel pour entrer dans les Jeunesses socialistes sous son identité de résistant d'André Dunoyer : il s'y retrouva à la tête d'une fraction qui comprit très vite la majorité de leur bureau national et plusieurs membres adultes de la direction du parti lui-même.

Au congrès du PCI d'octobre 1944, malgré une autocritique de la direction sortante, il refuse d'être candidat à la nouvelle. Le PCI est désormais dirigé par « *la tendance Frank* », qui lui fait d'importantes concessions et, notamment, officialise, dit-il, « *son rôle de responsable auprès des jeunes socialistes dont la direction [nous] est désormais acquise* ». Elle est soutenue par l'Internationale et son SI, avec Michel Pablo et son représentant à Paris, Patrice, le journaliste Sherry Mangan.

Craipeau est retourné dans l'enseignement à Taverny et fait en octobre 1946 une campagne électorale étourdissante aux législatives, échouant de peu avec 14 152 voix. Ses camarades s'organisent dans une fraction qui ne rejettera pas l'appellation que lui donnent les camarades de Frank : « *la droite* ».

Il revient dans son livre à la méthode des brèves caractérisations, des flashes-portraits, et ce n'est pas encourageant ; avoir dans ses rangs « *de vieux militants, un grand intellectuel, un homme d'action* » ne garantit pas la victoire d'une direction. Or « *Baufrère est un sentimental romantique* », « *Chauvin est resté un adolescent* », « *Demazière affecte un scepticisme [...] qui n'est pas affecté* », « *Parisot est prêt à défendre à une heure d'intervalle des thèses opposées avec la même fougue* », « *Dalmas [m]'inquiétait par son pragmatisme et son cynisme* ».

Pourtant ses proches et lui-même ont jugé excellente pour les trotskystes la situation dans le Parti socialiste confié désormais à Guy Mollet « *qu'ils croient de gauche et qui a comme adjoint Yves*

Dechézelles [...] avec Jean Rous et Suzanne Clair (Charpy), ils constitueront la tête de la fraction trotskyste dans la SFIO ». Craipeau témoigne :

« Quand je serai secrétaire national du PCI, je présiderai des réunions de fraction avec la totalité de la direction nationale des JS et trois membres – sur, il me semble, une douzaine – de la direction, du PS et avec la totalité de la direction nationale du PS ».

Il évoque le rêve qu'il chérissait :

« Compte tenu des pertes inévitables, nous estimons que le nouveau parti révolutionnaire comptera au moins 10 000 membres. Par rapport aux 1 200 militants du PCI, c'est un changement de qualité ».

Mais il indique aussi le cauchemar qui a mis fin au rêve : la ridicule histoire de la « serviette de Dunoyer », oubliée sur une murette près de chez Craipeau, transmise par la police locale au ministre de l'Intérieur socialiste, l'exclusion de Dunoyer et de tous les membres de la « fraction », la nième crise/débandade.

« Les JS et l'AJS, sans compter les militants communistes qui hésitent [...] encore à franchir un pas : l'unification avec le PCI. Or le seul PCI avec lequel ils sont prêts à s'unir est celui que dirige l'actuelle direction. Ils éprouvent une allergie totale envers nos dogmatiques ; ils n'entendent pas entrer dans une secte ».

Il l'écrit comme il l'a vu :

« Avec l'appui du secrétariat international, les "gauchistes" font le forcing pour arracher la direction au IVe congrès en novembre 1947. La coalition de toutes les tendances "de gauche" met notre direction en minorité [...] Le congrès affirme bien sa volonté de poursuivre le regroupement révolutionnaire : il est devenu impossible ».

C'est pour Craipeau, « la débâcle des espoirs ». Il démissionne du PCI. Nous ne le suivrons pas à la Nouvelle Gauche, au PSU et dans son enseignement en Guadeloupe : ce serait sortir du sujet.

\*\*\*

L'autobiographie comparable à celle de Craipeau, Fred Zeller l'a déjà écrite, sous le titre *Trois points, c'est tout*. L'auteur, « témoin du siècle », évoque questions et épisodes, cherche à comprendre, analyser et trier le bon grain de l'ivraie pour expliquer, pour éclairer. Le livre a un tout autre ton et pèsera sans doute plus lourd pour le lecteur distancié.

### **Au nom d'une vie**

Soulignons d'abord l'avant-propos où Fred parle au nom de sa génération pour l'expliquer à celles qui l'ont suivie :

« C'est le spectacle de la grande misère humaine et de l'injustice sociale qui aura décidé de la conduite de toute ma vie. Et malgré tant de déceptions supportées, je ne suis jamais revenu sur cet engagement de ma jeunesse. Pour la plupart, nous avons donné notre adhésion au socialisme parce qu'écœurés par la cruauté de la guerre de 14-18 et par haine du capitalisme [...] Dans l'ensemble, nous espérions tous pouvoir participer de notre vivant à l'élaboration d'un monde neuf ».

Il explique la prise de conscience par la jeunesse travailleuse de l'opportunisme parlementaire des chefs socialistes, de leur orientation capitularde, qu'elle partage en Allemagne, face à Hitler, avec le stalinisme. Mais il fait aussi un constat vrai autant que désespérant !

*« C'est la raison pour laquelle, après Jaurès et Léon Blum, nous avons rejoint Trotsky et Lénine, passant ainsi au-dessus du stalinisme. Au moment où nous cherchions un support à notre lutte et tournions les yeux vers l'Internationale communiste, celle-ci avait cessé de remplir les grandes tâches historiques qu'elle s'était fixées [...] Il est malhonnête d'attribuer à Marx et Engels la responsabilité des désastres auxquels nous avons assisté. Non seulement la bourgeoisie reproche avec un certain cynisme à Lénine et Trotsky d'avoir entraîné des millions de travailleurs dans une "tragique impasse", mais il nous faut encore lire sur ce sujet d'infâmes articles d'intellectuels ex-staliniens et même socialistes.*

*Nous avons vécu suffisamment longtemps pour obtenir la confirmation que le choix de notre jeunesse était en partie justifié. Il ne nous avait pas semblé possible que même – et surtout – au nom du socialisme, ou du communisme, on puisse parvenir à renier ce qui était notre raison d'être. Il ne nous a pas semblé d'avantage envisageable [...] d'oser réviser jusqu'à l'Histoire elle-même [...] ou de calomnier des adversaires [...], car je pense que si l'on admet ce choix, il n'y a plus rien sur cette terre qui vaille qu'on y consacre sa vie ».*

Nous ne commenterons pas. C'est le bilan de sa vie que fait ci-dessus Fred Zeller. Nous allons relever quelques-unes des expériences qui l'étaient.

### **Des Jeunesses socialistes au trotskysme**

D'abord étudiant socialiste, Fred Zeller, dont la jeunesse a été marquée par l'anticléricalisme et la haine de la guerre, étudiant aux Arts déco, peintre de talent, rejoint les Jeunesses socialistes en plein essor et fait l'expérience des bandes monarchistes et des nervis staliniens. La politique sectaire du PC qu'il appelle « *classe contre classe* », qui consiste à diviser systématiquement le front des travailleurs en accusant la social-démocratie de devenir fasciste, provoque une grave crise dans le PC. Les militants qui veulent se battre et gagner se tournent vers le maire de St-Denis, Jacques Doriot. Zeller et ses amis socialistes et trotskystes voient que ce dernier a compris la trahison des staliniens et lui dit qu'il faut recréer un parti révolutionnaire ; Doriot lui répond que c'est le travail des jeunes. Doriot finira fasciste, mais Zeller n'a pas oublié.

C'est que les jeunes commencent à se tourner vers les socialistes ; la Fédération de la Seine des JS passe en quelques mois de 100 à 10 000 adhérents. Zeller est élu à la Commission exécutive puis part au service militaire et découvre à son retour une organisation qui a quadruplé ses effectifs, édite l'hebdo *Révolution* entre 15 et 20 000 exemplaires. Ses membres se sont faits connaître en luttant contre les « *néos* », admirateurs du fascisme qu'ils ont contribué à faire exclure de la SFIO. Ils ont subi l'influence des mots d'ordre des trotskystes qui préconisent le front unique pour l'unité d'action entre PC et SFIO, mais se méfient d'eux à cause des mises en garde des staliniens. Ils essaient surtout à partir de 1934 de secouer le joug de la bureaucratie SFIO et de conquérir leur indépendance.

En fait, il était temps, car ils s'orientaient de plus en plus vers un accord avec les JC contre la volonté de leur propre appareil quand la politique d'unité l'emporte dans les états-majors. L'accord se fait en 1934 entre le PC et de la SFIO. Zeller écrit que ce n'est qu'à ce moment-là que lui et ses camarades commencèrent à réaliser que « *l'unité d'action prise en mains par les directions stalinienne et socialiste était en fait un nœud coulant passé au coup des jeunes et de la gauche socialiste révolutionnaire* ».

Puis il raconte, en une dizaine de pages, la visite que firent à Paris les dirigeants des JC, les Komsomol russes Kossarev et Tchémoudanov, venus faire des offres de services mais en insistant pour une rupture immédiate avec les trotskystes et l'abandon total de toute activité antimilitariste, au nom de la défense nationale de la France dans la guerre préparée contre elle et la Russie par l'Allemagne hitlérienne.

Zeller et ses camarades sont surpris et indignés, constatent que les trotskystes qui avaient raison de les mettre en garde contre cette politique de ralliement à l'union sacrée depuis la signature du traité franco-soviétique entre Staline et Pierre Laval. Ils en tirent la conclusion bien simple qu'en dépit de leurs évidents défauts, les trotskystes sont des gens aux idées claires et, à la différence des staliniens, mus seulement par la conscience qu'ils ont des intérêts de leur classe.

Refusant toutes les propositions de compromis ou de carrière qui ne lui manquèrent pas, Zeller garda le cap. Quelques mois plus tard, au congrès de Lille, la fédération de la Seine tout entière, et, un peu plus tard, les trotskystes entrés dans la SFIO furent exclus à l'instigation du secrétaire du parti Paul Faure que Léon Blum couvrit par de grandes phrases. Zeller refusa l'abandon de *Révolution* qu'on exigeait pour prix de sa réintégration avec une muselière. Au cours des mois suivants, il fit le voyage de Norvège jusqu'à Hønefoss, et écrivit le texte reproduit dans le livre « *Le Socialisme menait au Vieux* » que l'on retrouvera dans le livre.

A propos des grèves de juin 1936, de ce soulèvement ouvrier dans lequel Trotsky vit le début de la révolution, Fred Zeller avance une explication du formidable bond en avant des voix du PC, qui inquiète Dimitrov et Staline. Il écrit :

*« Pour ma part, j'ai toujours pensé que les travailleurs n'avaient pas oublié la "troisième période : classe contre classe" et le courage des jeunes militants communistes. Au fil des combats de rue contre les forces de l'ordre, dans leur lutte têtue contre la misère, le colonialisme, contre l'armée bourgeoise, ils avaient su imposer confiance. Cette jeunesse avait senti confusément la possibilité d'une revanche sociale ».*

Dirigeant de la JS devenue JSR et du POI, récemment fondés, Zeller décrit ce juin des militants inconnus et assure :

*« Ce sont bien ces "minorités" trotskystes, pivertistes, anarchistes, communistes fidèles à Lénine, qui ont fourni aux grèves l'essentiel de leurs "cadres" »*

Il cite un rapport qu'il fit sur l'Espagne en septembre 1937 où il assurait que les premières grandes victoires des travailleurs espagnols ne venaient pas seulement des armes dont ils s'étaient emparés mais des premières conquêtes sociales qu'ils avaient réalisées. C'est dans ce domaine qu'il commet quelques erreurs : Maurín ne fut pas abattu par les staliniens, mais, prisonnier des franquistes, moralement brisé, fut libéré longtemps après et mourut aux Etats-Unis. Andrés Nin ne mourut pas d'une rafale de mitraillette dans la rue, mais aux mains de staliniens des services qui l'avaient enlevé en prison, torturé à mort dans une maison d'Alcalá de Henarès qui appartenait à un couple d'aristocrates espagnols alliés au PC (Constancia de la Mora Maura et Ignacio Hidalgo de Cisneros y López y Montenegro).

### **La charnière de 1940**

Il dresse en grand peintre un tableau de la France de cet été 1940 :

*« Le bordel, la gabegie, la mauvaise nourriture, la pétaudière, l'incompétence, le je m'en foutisme [...] régissent en maîtres [...] Tous les cadres traditionnels de la nation – université, magistrature, clergé, armée – et tous les administrateurs participaient à une gigantesque désagrégation matérielle et morale, sociale et politique du pays, tous étaient complices d'un personnel politique corrompu, médiocre, borné, égoïste, sans audace ni grandeur [...] Ils se serraient les coudes pour défendre leurs privilèges. Ils jouissaient de la défaite de la France et de sa maudite République. Tous se mettaient en tête d'administrer à ce pauvre pays et à son peuple déboussolé un "traitement de cheval" ».*

On est saisi par ses réflexions sur 1940 :

*« Il est minuit dans le siècle.*

*Le pays où nous sommes nés, où nous nous sommes formés, où nous avons combattu pour des idées généreuses, est aujourd'hui écrasé par une soldatesque étrangère, commandée par des fascistes sans états d'âme ni scrupules. Ces hommes en vert-de-gris, ici, chez nous, sont accueillis et aidés par nos ennemis de toujours, les Versaillais de 1940. [...] Nous aurions dû le sentir plus tôt, le sentiment patriotique qui existait à l'état latent dans le cœur des masses, et nous aurions dû être les premiers à nous soucier d'un véritable intérêt national sans pour autant cesser d'être des internationalistes [...] Du reste, que ce soient Marx, Engels, Jaurès bien sûr, mais aussi Lénine, ils ont tous insisté sur la nécessité de ne pas négliger la question nationale et les problèmes militaires. Or nous nous sommes égarés dans un pacifisme bêlant et un internationalisme abstrait ».*

C'est sur cette base, assure-t-il, qu'a été fondé le *Mouvement national révolutionnaire* et qu'ont été publiés les journaux clandestins *La Révolution française* et *Combat national révolutionnaire*. Unique survivant du MNR, il proteste avec une indignation véhémement contre ce qu'il appelle « *le livre assez misérable* » de Christophe Bourseiller sur Blondel, qui défend sur le MNR une interprétation proche de celle de Craipeau, mais ne cite pas Craipeau.

En 1944, il entend sans étonnement le général de Gaulle, « *cet homme d'acier qui malheureusement n'est pas de notre paroisse* », s'inquiéter de savoir « *où sont les corps constitués* », et le bruit selon lequel, apercevant le colonel Rol-Tanguy, membre du PC et ancien Interbrigadiste, venu signer avec lui la capitulation des troupes allemandes, le général Leclerc (Philippe de Hauteclocque) aurait susurré : « *Diable ! La canaille est en armes !* »

Il est peu question ensuite du mouvement trotskyste. On trouve cependant quelques indications sur 1946 :

*« Après une dure et longue bataille de tendances au PCI, mes amis Craipeau, Demazière, Parisot, Filiâtre, Guikovaty [Swann], Raphaël [Valensi], Dalmas, ont reconquis la direction du mouvement trotskyste et ont obtenu l'autorisation de faire reparaître leur journal La Vérité ; ils me demandent de revenir les soutenir. A nouveau et pour la nième fois, les Jeunesses socialistes flirtent avec la IVe Internationale, et le font savoir dans leur journal Le Drapeau rouge.*

*Bien des réunions de fraction se tiennent chez moi, rue Corvetto. Il y a là André Essel, Max Théret, Robert Pontillon, Roger Fajardie, Marcel Rousseau, le secrétaire général des JS, et Yvan Craipeau, chef du PCI (trotskyste) ».*

### ***Vit-on après avoir été trotskyste ?***

La suite, et notamment le rôle de Fred Zeller qui fut plus tard Grand Maître du Grand Orient, ne manque pas d'intérêt, pas plus que les coups de projecteur qu'il lance sur le PS avant et sous François Mitterrand, dont il fustige dans une « *Lettre ouverte* » le régime qu'il a instauré au PS, mais cela sort de notre thème et nous laisserons là ce travail en disant combien il est attachant.

On vit, après avoir été trotskyste et en l'étant encore un peu, au fond. Apparemment sans aucune rancœur personnelle, Fred Zeller s'est efforcé d'être, au moins pour la mémoire collective, un rassembleur de tous ces combattants et son livre doit avoir une place à part chez tout « *militant* » et « *ancien militant* », comme on dit chez ceux que les modernistes, vieux comme le monde, appellent les « *ringards* ».